



Voyage à Ispahan

Eugène Houshang Ardalan

Darab Diba

Nurieh Mozaffari

ORENDA Art International



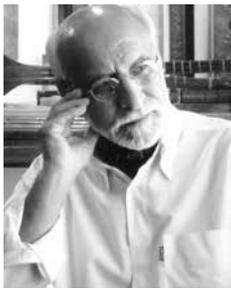
Darab Diba

Peintre, architecte éminent, professeur d'architecture, vit et travaille entre l'Iran et l'Europe (France, Suisse). Son œuvre picturale, où s'exprime un sens de l'espace et de la composition à la fois subtil et poétique, est une méditation sur la mémoire, la fragilité du vécu et les correspondances entre forme et essence. Ses portraits délicats et énigmatiques de femmes au regard perdu, enserrées dans des maillages évanescents, nous font entrevoir leur beauté comme on partage un secret.



Nurieh Mozaffari

Peintre, créatrice de bijoux, est née et a grandi en Iran. Elle vit aux États-Unis, à Washington D.C, après avoir passé plusieurs années au Canada, à Vancouver. Artiste de renom sur le continent américain, elle a un attachement particulier pour l'Europe et Paris est sa ville de prédilection. Ses peintures captivent par leurs couleurs intenses, leurs compositions éclatées, leurs fragments d'architecture animés par des silhouettes gracieuses qui semblent traverser le temps.



Eugène Houshang Ardalan

Peintre, poète et musicien, vit entre la France (Toulouse) et l'Iran (Téhéran). Ses calligraphies savantes et épurées constituent des représentations visuelles de l'expression poétique immémoriale de l'Iran, à travers des compositions colorées qui sont autant de notes dansantes, suggérant correspondances entre le dit et le peint, le silence et le chant. Elles sont inspirées par les œuvres de poètes tels que Omar Khayyâm, Roudaki, Rumi, Saadi, Hafez, Raadi.

Voyage à Ispahan

Darab Diba
Nurieh Mozaffari
Eugène Houshang Ardalan

Exposition du 26 mars au 14 avril 2015

Commissaires de l'exposition :

Darab Diba et Joëlle Rostkowski

Catalogue réalisé par :

*ORENDA Art International (Paris), Bureau DYBAN (Tébéran),
Imprimerie Saint-Gilles (Paris)*

Avec la participation de *Édith-Laure Rostkowski*

Textes de *Golnaz Raadi et Joëlle Rostkowski*

Couverture : *calligraphie de Eugène Houshang Ardalan*



ORENDA Art International

54, rue de Verneuil - 75007 Paris

Tél. : 01 49 26 90 09 - www.orenda-art.com



DYBAN

Architecture Association
Interdisciplinary Studies/Design/Media

Un sentiment d'éternité

Fondée par Shah Abbas Ier à la fin du seizième siècle, capitale de la dynastie des Safavides, Ispahan est devenue au dix-septième siècle, selon Jean Chardin, voyageur et écrivain français qui l'a connue à son Âge d'or, la ville la plus grande et la plus belle de tout l'Orient. Située à 1500 mètres d'altitude, au cœur du plateau iranien, traversée par le «fleuve qui donne la vie» (Zayandeh Rud), elle a été construite pour célébrer la grandeur de ses fondateurs, mais aussi pour accomplir le rêve mystique d'une cité du paradis : oasis au cœur du désert, lieu de haute spiritualité où la splendeur de l'architecture se reflète dans les pièces d'eau des cours carrées et des jardins luxuriants, foisonnants de roses, couronnés par les dômes des mosquées.

Autour de l'immense place centrale, inscrite par l'UNESCO sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, s'ordonne l'harmonie architecturale, où resplendit tant la rigueur minérale de la Masdjeh Djâmeh, sa plus ancienne mosquée, dite «du Vendredi», que la majestueuse mosquée royale (Masjid-é-Shah) avec son dôme, son iwan et ses minarets de lapis et de turquoise, qui ont inspiré des écrivains voyageurs tels que Chardin, Jean-Baptiste Tavernier, et plus près de nous, Pierre Loti ou Nicolas Bouvier. L'historien de l'art Henri Stierlin en a finement décrit la magie poétique dans son ouvrage «Ispahan, Image du paradis»¹.

Ispahan, c'est «la moitié du monde» selon les Iraniens (Esfahân nesf-e-jahân). La ville est inscrite au firmament de la mémoire de ceux qui y ont découvert la lumière de l'aube sur l'esplanade des mosquées, les mélodies des poètes au crépuscule, les ponts aux multiples arcades, le trépidant bazar, et, s'élevant jusqu'au ciel, «ce fameux bleu, coupé d'un peu de turquoise, de jaune et de noir qui le font vibrer et lui donnent ce pouvoir de lévitation qu'on n'associe d'ordinaire qu'à la sainteté»². Le voyageur y est porté par un sentiment d'exaltation devant sa splendeur éternelle.

En choisissant trois artistes contemporains de renom international, empreints de culture persane classique, la Galerie Orenda a voulu revisiter le pouvoir d'enchantement de cette ville historique. Dans cette exposition, chacun en propose sa vision singulière. Darab Diba, avec ses portraits de femmes évanescents, suggère le mystère de vies lointaines et songeuses enserrées dans l'inextinguible force de la destinée. Nurieh Mozaffari joue avec la palette des couleurs d'Ispahan dans des compositions fragmentées d'où surgissent des éclats d'architecture meurtrie et de gracieuses silhouettes qui semblent nous rejoindre. Eugène Houshang Ardalan, avec ses calligraphies épurées, transmet le souffle immémorial de la poésie persane. Il rappelle l'importance que les poètes ont aujourd'hui encore dans le cœur des Iraniens et partage avec nous le «lointain message de la terre de ses ancêtres».

Joëlle Rostkowski

[1] Henri Stierlin et Henry Corbin, *Ispahan, Image du Paradis*, Bibliothèque des Arts, 1976.

[2] Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Droz, 1999, p.233.

Ispahan, la ville bleue

... D'abord des champs de larges fleurs blanches qui, après la monotonie terreuse du désert, semblent éclatants comme de la neige. Ensuite une puissante mêlée d'arbres - des peupliers, des saules, des yeuses, des platanes - d'où émergent tous les dômes bleus et tous les minarets bleus d'Ispahan! ... C'est un bois et c'est une ville; cette verdure de mai, plus exubérante encore que chez nous, est étonnamment verte; mais surtout cette ville bleue, cette ville de turquoise et de lapis, dans la lumière du matin, s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental.

Les myriades de petites coupoles en terre rosée sont là aussi parmi les branches. Mais tout ce qui monte un peu haut dans le ciel, minarets sveltes et tournés comme des fuseaux, dômes tout ronds, ou dômes renflés comme des turbans et terminés en pointe, portiques majestueux des mosquées, carrés de muraille qui se dressent percés d'une ogive colossale, tout cela brille, étincelle dans des tons bleus, si puissants et si rares que l'on songe à des pierres fines, à des palais en saphir, à d'irréalisables splendeurs de féerie. Et au loin, une ceinture de montagnes neigeuses enveloppe et défend toute cette haute oasis.

Pierre Loti
Vers Ispahan. 1904



Ce voyage à Ispahan se présente comme une réminiscence d'esprits oubliés dans la poussière du temps. Nous retrouvons dans le rythme des couleurs, des moments discontinus qui s'entendent comme un chant d'ivresse et nous reviennent en transcendant la mémoire vécue.



Nous demeurons en fait parmi des symboles lointains qui se dévoilent à des cadences non établies.

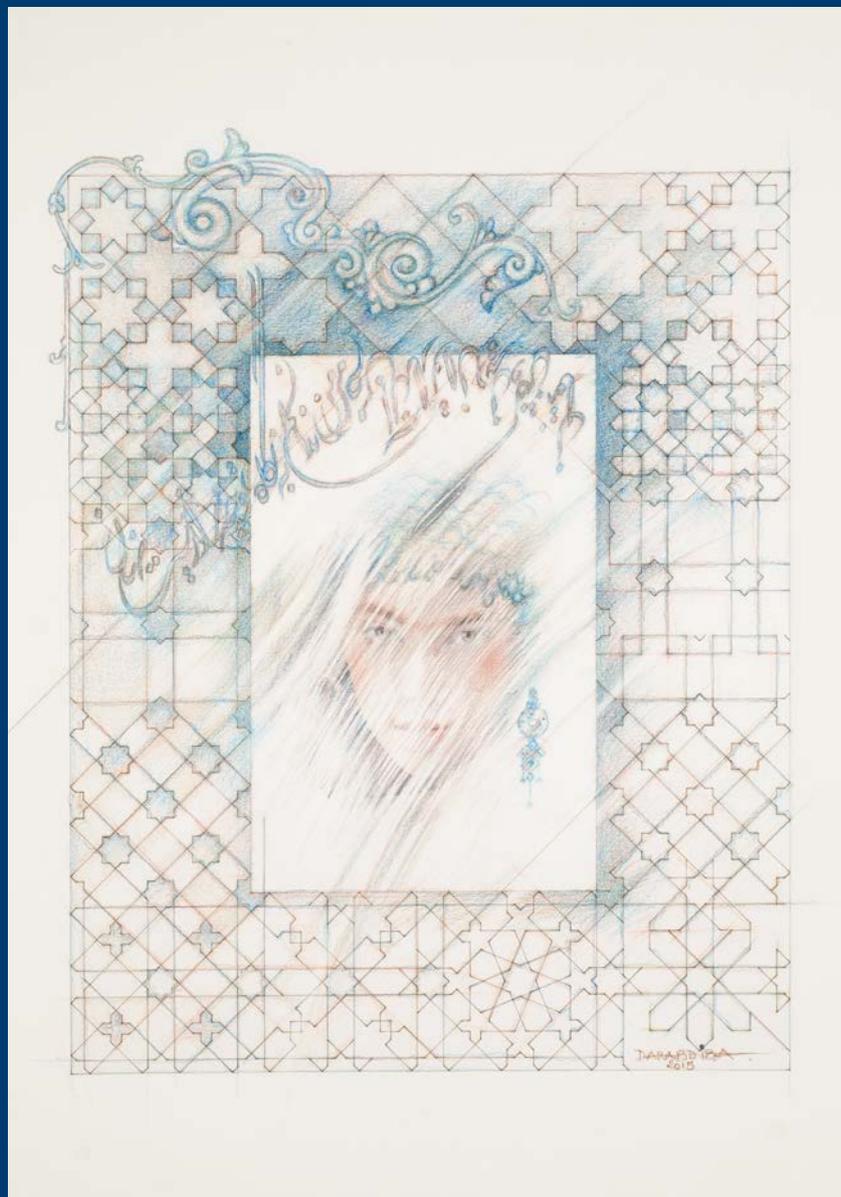
Darab Diba

Le traitement des lignes sur les visages stylisés, définis à moitié, semble refléter des calligraphies à travers lesquelles des yeux scintillants et impersonnels ne regardent nulle part. Une conscience d'imperfection inachevée insuffle des dualités et des tonalités qui se réfléchissent indépendamment. De ce contexte de géométrie planifiée, des instants périphériques s'organisent de façon discontinue, et se stabilisent à peine. Nous lisons les mots et les phrases pour mieux nous imprégner de notre passage, cherchant éperdument des choses et des êtres qui ne sont plus. Il semble que nous traversons ces espaces dans la recherche illusoire de quelque paradis perdu.

Dans cet Ispahan de beauté, de tumulte et de rupture, des fenêtres s'ouvrent sur des continuités ambiguës pour mieux poser le regard sur les couleurs de la ville, à travers les jardins et les bazars. Tout existe en tant que potentialité sur une trame définie, sans vraiment se dévoiler, se devinant furtivement dans des zones de clair-obscur. Nous restons, encore une fois, assujettis à cette quête du miroir qui reflète le moi et le ciel sans jamais cependant avouer sa vacuité ou son absence, délaissant ainsi délibérément les perceptions derrière les murs et les regards. Il semble que des correspondances s'établissent entre les divers aspects des figures, créant des univers d'où se dégagent des lumières qui viennent refléter certains mouvements de l'esprit. Ces formes évanescentes sont portées par des atmosphères qui se fondent dans des mondes parallèles, à travers des nuages d'ombre et de clarté.

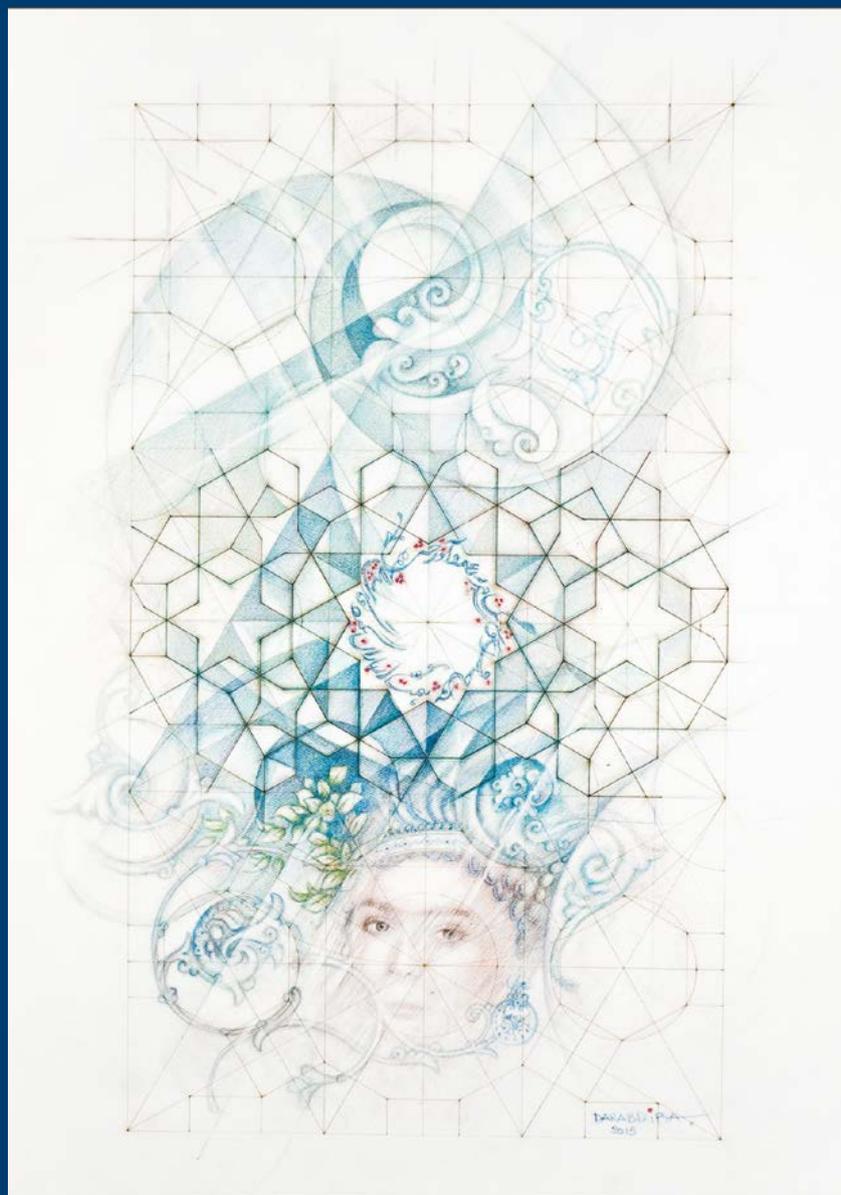
Ici, la vision du vécu devient fragmentaire et se place dans des cadres isolés liés par des relations communes. Une vie se dévoile dans un parcours qui se découvre, mais se dilue au rythme d'un temps indéfini. Les visages reflètent des constances d'existence et des perspectives d'azur. Une vision que l'être a de lui-même tel qu'il se réfléchit à travers des entités et des territoires en définitive peu perceptibles. Le mélange s'opère dans un univers où rien ne peut être vraiment achevé sans la fusion de la forme et de l'essence, créant des attributs complémentaires de résonances multiples.

Ispahan nous conte ainsi des histoires lointaines à travers un palimpseste où se dévoilent des bribes de vie qui se croisent dans des espaces de silence et de solitude.



Cadences. 2015

Aquarelle, Encre, Crayon sur carton toilé - 52 x 72 cm



Résonances. 2015

Aquarelle, Encre, Crayon sur carton toilé - 52 x 72 cm



Perspective d'Azur. 2015

Aquarelle, Encre, Crayon sur carton toilé - 52 x 72 cm

Darab Diba

- Études d'Art et d'Architecture, Suisse et Belgique, 1959-1968
Ecole des Beaux-Arts, Université de Genève
Académie Royale des Beaux-Arts. Liège
Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS), Bruxelles

• **Activités Artistiques**

Peinture

Photographie, Arts Graphiques, Design Industriel

• **Expositions de Peinture et Photographie**

Genève 1964, croquis de la ville de Genève (Prix de la Municipalité de Genève)

Téhéran 1972, Galerie Moghtader

Téhéran 1975, Galerie Zen

Marrakesh/Genève 1989, Photographies

Téhéran 1998, Exposition collective de peintres architectes

Téhéran 1999, Musée des Arts Contemporains (collectif)

Téhéran 2005, Musée des Arts Contemporains (collectif)

Téhéran 2013, Beaux-Arts de l'Université de Téhéran

• **Ouvrages et Articles**

Plus de 50 publications sur l'Art et l'Architecture, Téhéran, Londres, Paris, USA, Canada, 1970-2014
(notamment dans l'Architecture d'Aujourd'hui, Domus, Architectural Design)

Éditeur de la revue bilingue Architecture/Urbanism, Téhéran 2000-2014

• **Activités diverses**

Expert et Membre du Jury, Aga Khan Award for Architecture, Genève, 1985-2014

(Expertises au Maroc, Bangladesh, en Egypte, Iran, Inde, Indonésie, Malaisie et Espagne)

• **Architecture**

Bureau Consultant d'Architecture, Téhéran 1970-2014

Divers projets nationaux (6 premiers prix)

Prix spécial d'Architecture, Ministère de l'Environnement et de l'Urbanisme, Téhéran 1998

Membre du comité de sélection des projets pour la construction des ambassades d'Iran à l'étranger

Architecte de l'Ambassade d'Iran à Berlin, 2000-2005

• **Enseignement**

Professeur d'architecture à l'Université de Téhéran et Azad I., 1970-2014

Professeur affilié à MIT/Harvard, UP Beaux-Arts de Paris, Ecole Polytechnique de Lausanne (EPFL)

Dubai 2010, Université Azad (guest professor)

• **Congrès, Séminaires et Colloques**

Téhéran, Ministère de l'Environnement et de l'Urbanisme, 1998

Téhéran, Musée des Arts Contemporains, 2002 et 2005

Kuwait, Bangladesh, Inde, Maroc, Espagne, Portugal, 1995-2011



J'essaye de transposer mes émotions et mes perceptions par la simplicité des formes, l'harmonie des couleurs et les contrastes entre ombre et lumière. Mes peintures sont des expressions symboliques de ma perception de la vie, de mon amour pour ce qui est authentique et naturel.

Nurieh Mozaffari

J'ai souvent constaté que mes œuvres représentent une ouverture, un espace de possibles, cet espace étant aussi obscurci par ce qui paraît impossible. Je suis intriguée par cette association et suis aussi convaincue que lorsque nous portons un regard conscient sur des êtres humains, des objets et des paysages, nous ne voyons pas ce qui les sépare. La forme est intéressante, mais elle ne représente qu'une perception générale de l'objet.

Mon travail m'a appris qu'il y a beaucoup à découvrir au-delà des limites des formes et j'essaye d'être fidèle à cette conviction. J'écoute souvent de la musique et je lis de la poésie pour stimuler mon inspiration. Le rythme vibrant de la musique ou des mots s'imprime dans mon inconscient et me lance dans de multiples directions. Je laisse mon corps et mon esprit se fondre dans la musique et mon esprit est ainsi guidé vers les lieux que je souhaite atteindre. Les textures et impressions s'inscrivent sur la toile et je pars de cette composition initiale pour me lancer vers l'étape suivante. C'est un voyage sans fin.

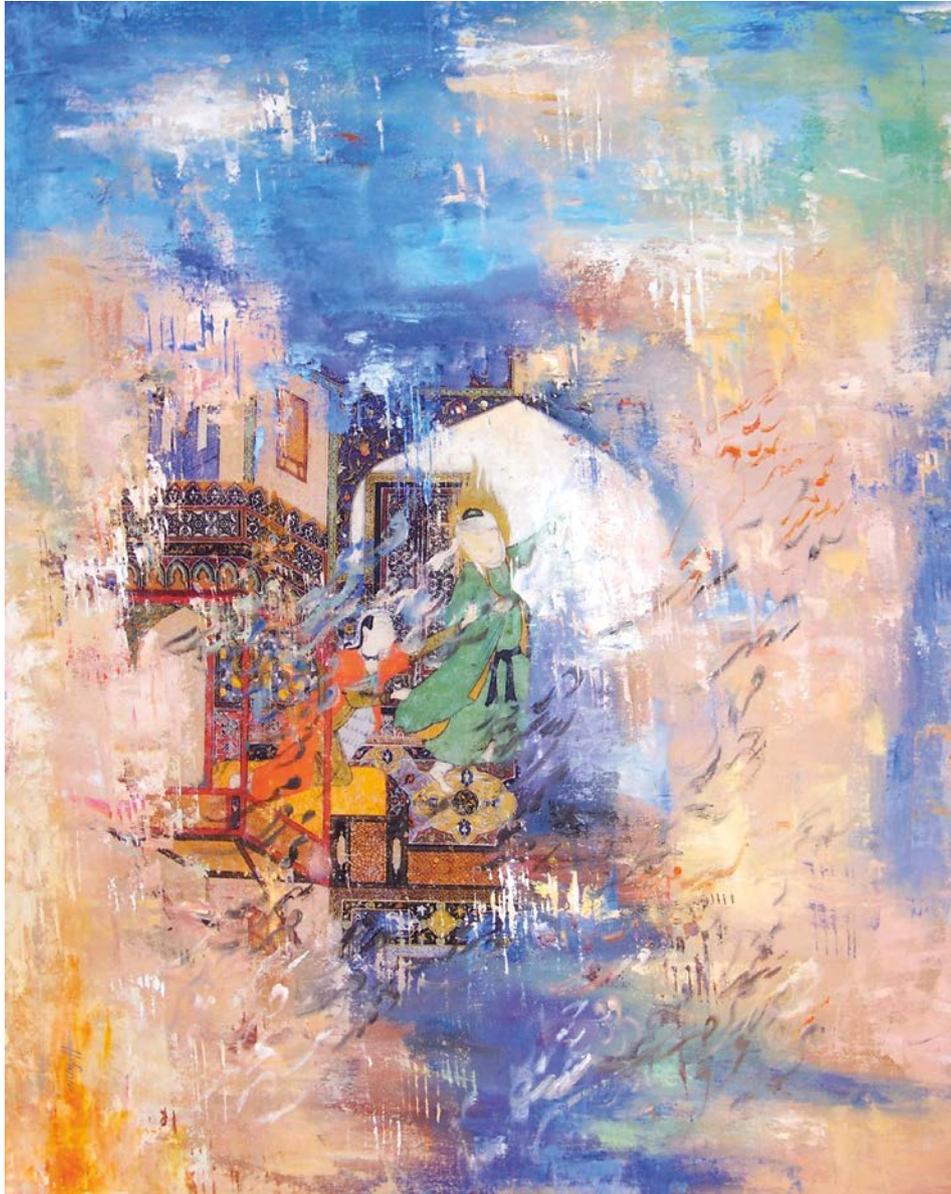
Quand j'étais étudiante, je rêvais de découvrir Paris, creuset de tant de mouvements artistiques du vingtième siècle. Après mon installation au Canada, en 1998, j'ai pu me rendre en France et j'y suis retournée souvent, ce qui m'a inspiré une exposition intitulée «Paris Rêvé», qui a eu lieu récemment à Washington D.C (Susan Calloway Fine Arts), dans laquelle j'exprime ma fascination et mon amour pour cette ville. J'ai utilisé la feuille d'or pour me rapprocher des tonalités des monuments du dix-septième siècle et je me suis efforcée de retrouver le fameux «gris» du ciel de Paris, ainsi que l'étincellement de ses lumières. J'ai aussi eu le plaisir de faire, il y a quelques années, une exposition très réussie à l'Ambassade de France de Washington.



Éclats du temps - 1. 2014
Techniques mixtes sur toile - 30 x 30 cm



Éclats du temps - 2. 2014
Techniques mixtes sur toile - 30 x 30 cm



Éclats du temps - 3. 2014
Techniques mixtes sur toile - 61 x 76 cm

Nurieh Mozaffari

Nurieh Mozaffari est née en Iran. Dès l'âge de dix-huit ans, elle choisit d'entreprendre des études d'art qui la conduisent à la licence, avec une spécialisation dans le domaine de la peinture. En 1996 elle obtient une maîtrise à l'université des Beaux-Arts de Téhéran.

Munie de cette formation universitaire, elle s'oriente naturellement vers l'enseignement tout en exposant dans de nombreuses galeries et participe à des expositions tant personnelles que collectives.

En 1998 elle part au Canada et s'installe à Vancouver, pour suivre notamment une formation en design et fabrication de bijoux (Jewelry Art and Design). Ce programme l'encourage à laisser libre cours à son imagination, à exprimer sa perception du monde dans des créations tridimensionnelles et à puiser son inspiration dans son héritage culturel.

Depuis 1984 ses œuvres sont exposées dans le monde entier. Elle a participé à une centaine d'expositions collectives et a été invitée plusieurs fois à faire des expositions en solo. Son œuvre a été exposée dans plusieurs musées. À Téhéran au Musée d'art contemporain, au Musée Saadabad et, à Paris, à l'Institut du Monde Arabe. Elle a été l'invitée vedette du programme de location et vente d'œuvres d'art de la Vancouver Art Gallery (Canada) en février 2011. Ses œuvres ont aussi été présentées à plusieurs reprises dans les Biennales de peintures iraniennes.

Nurieh Mozaffari serait incapable de vivre sans la peinture. Elle trouve dans la création artistique la possibilité de s'exprimer librement et de partager sa passion avec ceux qui l'entourent.

C'est sa quatrième exposition à la Galerie Orenda à Paris.

La calligraphie persane

À l'instar de presque toutes les civilisations qui pratiquent l'écriture, l'Iran a développé un art de la calligraphie et lui a conféré un statut spécial en l'inscrivant dans une trame complexe de significations religieuses, philosophiques et culturelles, et ce, en fonction de contextes historiques spécifiques.

En Iran, la « belle écriture », khoshnevisi semble avoir été à l'honneur depuis la plus haute antiquité, en effet son histoire remonte à l'ère préislamique, c'est-à-dire au Zoroastrisme. L'ancienne écriture persane, le cunéiforme khatté mikhi, créé vers 500-600 av. J.-C., consistait en lettres horizontales, verticales et diagonales en forme de coins, du latin « cuneus », et était essentiellement destiné à orner les monuments des rois Achéménides.

Quelques siècles plus tard, d'autres écritures telles que le pahlavi et l'aveistique apparurent dans la Perse antique.

Avec la conquête du pays par les Arabes musulmans, et la chute du dernier roi des Sassanides au 7^e siècle, la religion traditionnelle fut peu à peu remplacée par une foi nouvelle : l'Islam. L'arabe, langue de la révélation coranique se diffuse rapidement dans tout le monde musulman, de même que l'écriture, car le Coran tout d'abord transmis oralement, est rapidement recopié et l'écrit devient l'un des principaux vecteurs de diffusion du message religieux.

Dans le monde iranien, Dieu est volontiers conçu comme le « Calligraphe Suprême » qui a écrit le Livre du Monde et les calligraphes iraniens vont s'appliquer à traduire la beauté de la parole divine à travers leur art.

De nombreux styles calligraphiques se développent que les Iraniens adaptent à leur propre sensibilité artistique et à leur propre langue, le persan. Parmi ces styles, l'on distingue deux grandes catégories : le koufique et le cursif.

Le koufique recouvre une variété d'écriture angulaire, ample, lente à écrire et difficile à déchiffrer. À cet alphabet arabe de 28 lettres, les Iraniens vont ajouter quatre lettres supplémentaires et l'utiliser durant près de cinq siècles, notamment en architecture pour la décoration des mosquées et des bâtiments publics.

C'est à partir du 10^e siècle que le cursif remplace le koufique. Cette écriture aux caractères déliés, plus lisible et plus rapide à écrire, comprend les styles suivants : le naskh, le mohaghagh, le sols (et ses dérivés le tawghi et le righa), le reyhani et le ta'ligh ou divani. À chacun de ces styles

correspond une utilisation particulière : le naskh et le sols étaient réservés aux textes religieux. La majorité des Corans sont calligraphiés en naskh. Le naskh connu de nombreux adeptes et en raison de sa lisibilité fut également à l'origine de la typographie. Le ta'ligh ou divani quant à lui, destiné à l'administration, la chancellerie et la correspondance, il atteint son apogée sous les Safavides et son usage perdure jusqu'au milieu de la dynastie Qâjar.

Environ un siècle après le ta'ligh, une nouvelle calligraphie, alliance du naskh et du ta'ligh, voit le jour : le nast'aligh. Depuis sa création, par Mir-Ali Tabrizi, cette écriture est considérée comme unique dans le monde de la calligraphie. Elle est essentiellement utilisée dans les manuscrits de textes littéraires, notamment la poésie qui représente l'expression la plus parfaite du génie iranien. «Le Shâhnameh» (Le Livre des Rois) de Ferdowsi, le Golestan de Saadi, le Divan de Hâtez ainsi que de nombreux chefs-d'œuvre calligraphiés, souvent richement ornés de motifs floraux, végétaux ou animaliers, et rehaussés de traits d'or, sont préservés dans les musées et les collections privées du monde entier. Le nast'aligh attire encore de nos jours nombre d'artistes et son influence s'est étendue de la Turquie à l'Inde en passant par l'Afghanistan et le Pakistan. Afin de rendre l'écriture du nast'aligh plus rapide, l'on voit apparaître au début du XVI^e siècle le nast'aligh brisé, khatté shekasté. Cette écriture ne présente pas de différence notable avec le nast'aligh si ce n'est que sous l'influence de la rapidité de la plume, certaines lettres se forment de manière plus brisée. Difficile à déchiffrer, cette écriture n'en demeure pas moins très séduisante au regard. Pour réaliser leurs œuvres, les calligraphes iraniens utilisent traditionnellement le calame de roseau, «le ney», que l'artiste taille selon son gré. Il le trempe ensuite dans l'encrier où se trouve une petite boule de soie et de coton qui absorbe les résidus d'une encre généralement noire, obtenue à partir de suie et d'eau de rose. Parfois l'encre peut être brune, obtenue elle, à partir d'une décoction d'orge. Il est évident que le papier utilisé que le calligraphe travaille de ses mains doit être de la meilleure qualité.

De nos jours, cet art millénaire, cet art du geste et du mouvement qui obéit à des règles précises, sans toutefois limiter la créativité de l'artiste, demeure toujours aussi vivace en Iran. Il est présent au quotidien dans les domaines aussi divers que l'architecture, la céramique, la poterie, le tapis, et domine quasiment tous les domaines du graphisme et des arts visuels. Il constitue une source d'inspiration pour nombre de peintres contemporains qui pratiquent ce que l'on nomme la «peinture calligraphie» naghâshi khattati, nous permettant ainsi d'apprécier encore aujourd'hui, cette «poésie visuelle», cette «musique silencieuse».

Golnaz Raadi



Me voici devant vous semblable à un miroir dans lequel se reflète ma terre d'origine l'Iran, et mon pays d'adoption, la France envers laquelle va toute ma reconnaissance.

Eugène Houshang Ardalan

Un murmure de poésie l'instant d'une rencontre

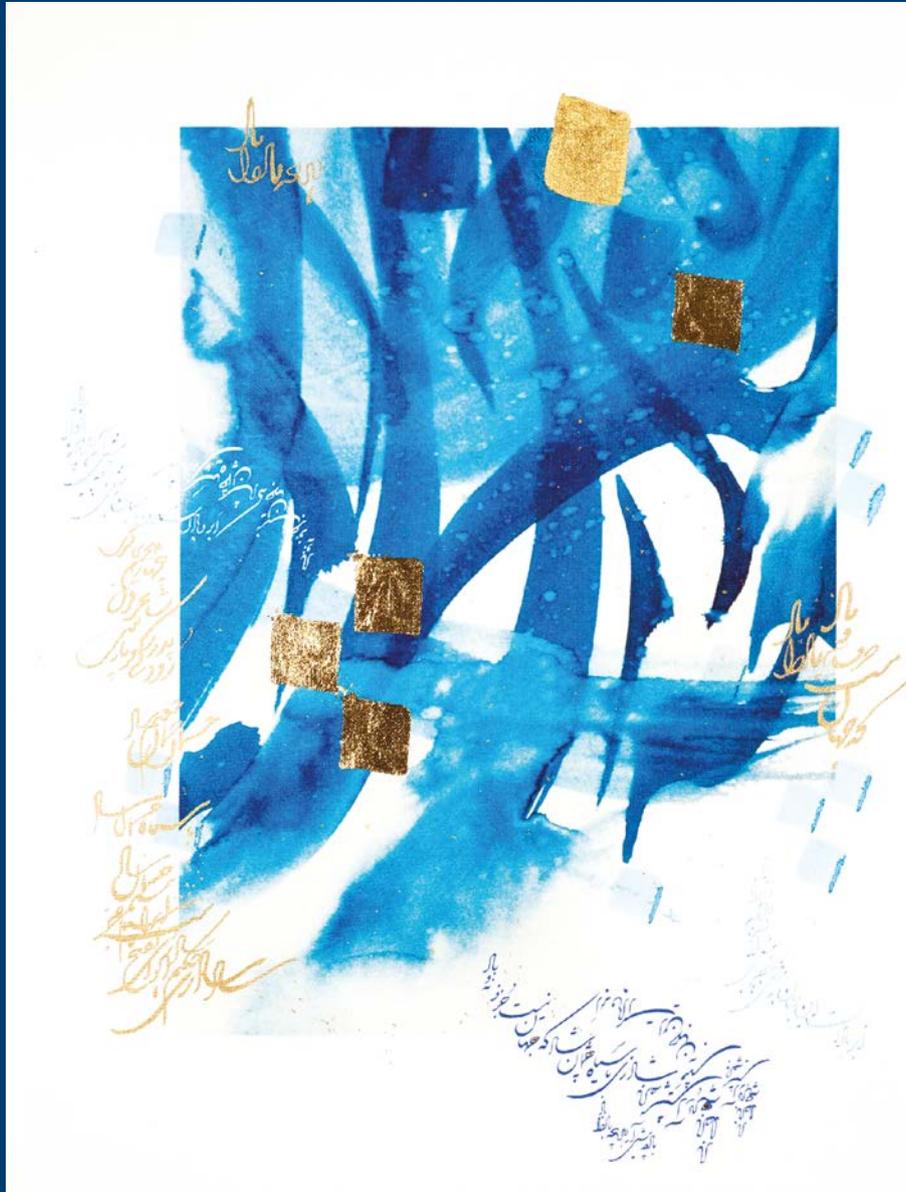
J'y ai trouvé le souffle et l'élan pour vous transmettre un lointain message venu de la terre de mes ancêtres. Et c'est à travers le rayonnement de ce joyau qu'est Ispahan, cité emblématique pétrie d'art, que je désire vous transmettre ce message d'amour et de poésie.

La poésie qui cristallise la quintessence de l'art persan et qui est à la source de quasi toutes les formes de manifestation artistique a pour messager le poète et pour outil le roseau, le ney. C'est dans les vers de Mowlana, le plus grand poète mystique d'Iran, que s'élève à travers les modulations du ney, la flûte persane, la plainte de l'Amant séparé de l'Aimé, et c'est avec ce même ney, le calame, que le calligraphe grâce aux mouvements de sa main et de l'entrelacs des lettres qu'il trace, donne vie au poème dans un jaillissement de formes et de couleurs.

Le calligraphe se fait le messager du poète, et nous invite à déchiffrer avec le regard du cœur tcheshmeh del, ce langage visuel qui nous parle aussi bien d'amour et de beauté que de l'homme et de sa condition.

C'est en regard de l'importance de la place qu'occupe la poésie dans le cœur des Iraniens, et du véritable culte que ce peuple voue à ses poètes, que j'ai choisi pour mes calligraphies certains vers de célèbres poètes persans, tant anciens que contemporains.

J'espère vous offrir ainsi un jardin de roses aux senteurs et aux couleurs d'Ispahan.



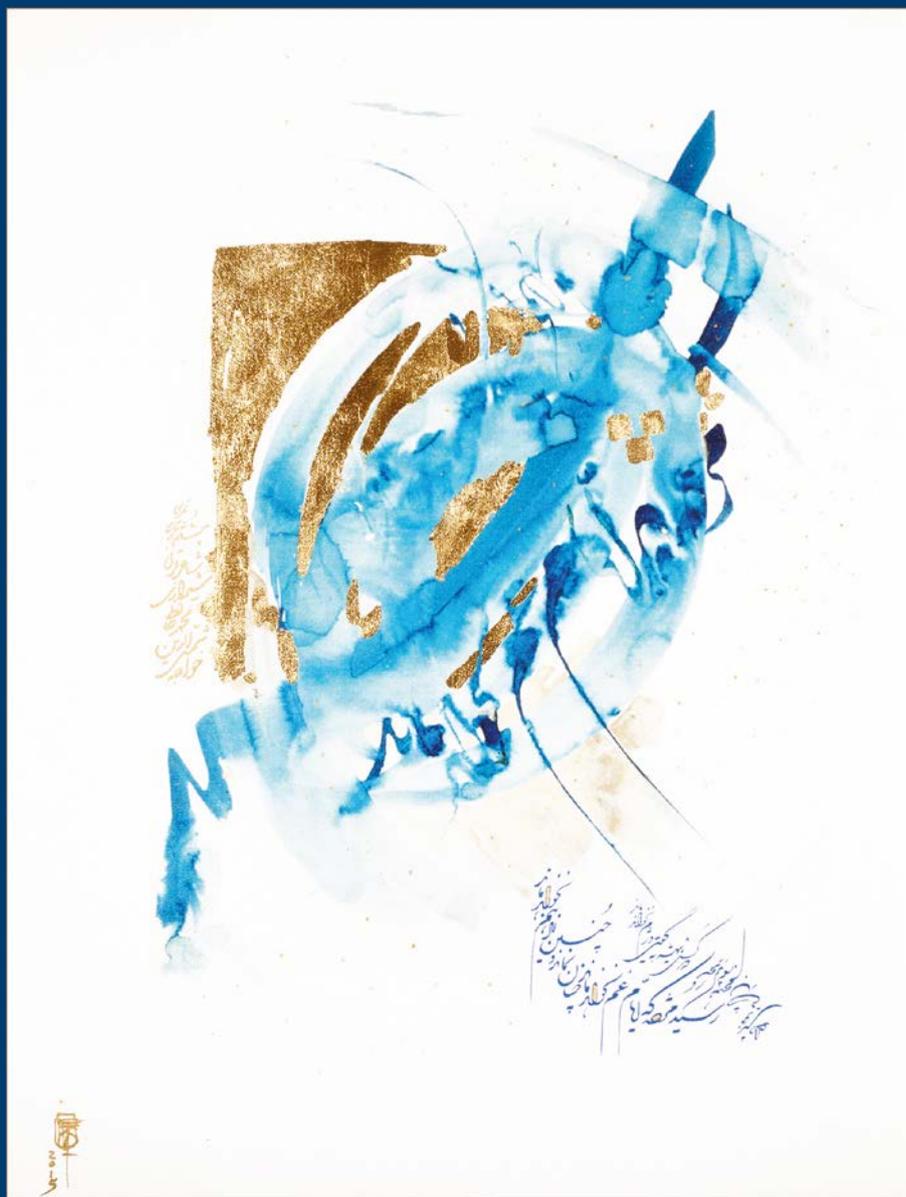
Roudaki. 2015

Encre d'Iran, Aquarelle, Feuille d'or-24 carats, sur carton toilé - 50 x 70 cm



Khayám. 2015

Encre d'Iran, Aquarelle, Feuille d'or-24 carats, sur carton toilé - 50 x 70 cm



Hafez. 2015

Encre d'Iran, Aquarelle, Feuille d'or-24 carats, sur carton toilé - 50 x 70 cm

Eugène Houshang Ardalan

Études d'Art et d'Architecture / Beaux-Arts

Université de Téhéran (1964-1971).

Activités Artistiques

Peinture et calligraphie.

Poésie.

Musique traditionnelle iranienne.

Expositions de Peinture et Calligraphie

Barcelone 1988.

Andorre 1990, Galerie Pilar.

Andorre 1992, Exposition organisée par la Croix-Rouge (pour les sinistrés du tremblement de terre de Roudbar, Iran).

Téhéran 1998, Exposition collective de peintres architectes.

Téhéran 2007, Exposition collective, Centre Culturel de Niavaran.

Téhéran 2010, Galerie Abb, Institution bénévole pour l'émancipation des jeunes.

Ouvrages, Activités littéraires

3 recueils de poésie (1988-2012).

Coéditeur revue Architecture-Urbanism (art, architecture, sciences humaines), Téhéran 1995-2012.

Concerts

Musique traditionnelle de l'Iran, Église protestante allemande, Téhéran 1984.

Musique Kurde, Albert Hall, sous le patronage de Vanessa Redgrave, Londres 1988 (concert organisé à des fins humanitaires, destiné aux immigrés kurdes).

Musique traditionnelle et chants de l'Iran avec le groupe de M.R. Shajarian (Ambassade de Suisse à Téhéran, 1994).

Architecture, Design

Projeteur, Téhéran 1980-2014 (différents prix et réalisations architecturales en Iran).

Enseignement

Professeur conférencier aux universités de Téhéran et Azad I., Téhéran 1970-2014.

«Workshop» de design aux Beaux-Arts de l'université de Téhéran, 2001-2014.

Ispahan

Ispahan, la fierté d'une civilisation, la «moitié du monde» dans l'imaginaire de tous ceux qui y sont entrés, car on ne peut qu'y arriver comme une halte salutaire. Là-bas j'ai trouvé mes repères les plus sûrs, même à l'écart des monuments prestigieux...

J'ai cheminé de maison en maison. D'abord, à la limite des zones cultivées, dans les jardins... Un fouillis de cognassiers et de pruniers, à mi-chemin entre le «temple du feu» et la «place image du Monde»...

Certaines sensations reviennent : les derniers mètres sous la voûte du bazar, son enchevêtrement de rais de lumière tombant du toit et l'éclairage artificiel mettant en valeur la patine des tapis, le mélange d'odeurs : épices, cuirs, suints, de martèlements métalliques ou feutrés, cuivres et pochoirs, ordres lancés aux porteurs de thé ou «khabar!» des porte-faix, avant de déboucher en plein soleil entre les chevaux des calèches.

La nuit étoilée encombrée d'étoiles énormes et bruissantes, le chat qui vous accompagne pendant la cérémonie du narguileh en faisant semblant d'être intéressé par la surprise des bulles. L'oie sauvage des anniversaires longuement mijotée en khoresh fessenjun...

La mélopée du ney qui lutte à contre-courant de l'orage en accompagnement du défilement des crêtes lointaines. Les coings qui renouvellent leur parfum sous la caresse comme une peau de femme...

Jean-Paul Albespy

Extrait du *Pigeonnier d'Ispahan*, paru dans Architecture/Urbanisme. 2009



Détail du portail principal de la Mosquée Royale à Ispahan

